

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1751

Lettre LXXXVIII. Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1794

Je me suis réservé, comme vous pouvez le croire, assez d'encre & de plumes pour mon usage ; & j'en ai même une partie dans le grand cabinet de verdure, où je les ferai servir à mon amusement ; pour me distraire, si je le puis, des idées noires qui m'obsèdent, & de tant de craintes qui ne peuvent qu'augmenter jusqu'au grand jour.

CL. HARLOVE.

LETTRE LXXXVIII.

Miss CLARISSE HARLOVE,
à *Miss* HOWE.

Dans le cabinet de verdure, à 11 heures.

Il n'a point encore ma lettre. Tandis que j'étois ici à méditer les moyens d'écartier mon officieuse geôlière, pour me procurer le tems nécessaire à cette entre-vûe, ma tante est entrée subitement, & m'a fort étonnée par sa visite. Elle m'a dit, qu'elle m'avoit cherchée dans les allées du jardin ; que bientôt elle n'auroit plus cet embarras pour me joindre ; & qu'elle espéroit, comme tous mes amis, que ce jour seroit le dernier de notre séparation.

Vous pouvez juger, ma chere, que l'idée de voir M. Lovelace, & la crainte d'être découverte, joint aux avis que j'avois reçus de ma cousine, m'ont jettée dans une grande & visible émotion. Elle s'en est apperçue : pourquoi ces soupirs, pourquoi vois-je soulever ce sein, m'a-t-elle dit en mettant la main sur mon cou ? Ah ! ma chere nièce, qui se feroit désié que tant de douceur naturelle fût si bien armé contre la persuasion ?

Je n'ai pû répondre. Elle a continué ! la commission qui m'amene sera fort mal reçue, je le prévois. Quelques discours qui nous ont été rapportés, & qui viennent de la bouche du plus désespéré & du plus insolent de tous les hommes, convainquent votre pere & toute la famille que vous trouvez encore le moyen d'écrire au dehors. M. Lovelace est informé sur le champ de tout ce qui se passe ici. On appréhendé de lui quelque grand malheur, que vous avez autant d'intérêt à prévenir que tous les autres. Votre mere a des craintes qui vous regardent personnellement, & qu'elle veut croire encore mal fondées ; cependant elle ne fauroit être tranquille, si vous ne lui laissez la liberté, tandis que vous êtes dans ce cabinet, de visiter encore une fois votre chambre & vos tiroirs. On vous fera bon
gré

gré de me livrer volontairement toutes vos clés. J'espère ma nièce, que vous ne les disputerez pas. On a résolu de faire apporter ici votre dîner, pour vous épargner ce spectacle, & pour se donner le tems nécessaire.

Je me suis crue fort heureuse d'avoir été si bien préparée par la lettre de ma cousine. Cependant j'ai eu la petite ruse de marquer quelques scrupules, & d'y joindre des plaintes assez ameres; après quoi, non-seulement, j'ai donné mes clés, mais j'ai vuide officieusement mes poches devant ma tante, & je l'ai invitée à mettre les doigts sous mon corset, pour s'assurer qu'il n'y avoit aucun papier.

Elle a paru fort satisfaite de ma soumission, qu'elle me promettoit, m'a-t-elle dit, de représenter dans les termes les plus favorables, sans s'arrêter à ce que mon frere & ma sœur en pourroient dire. Elle étoit sûre que ma mere seroit charmée de l'occasion que je lui donnois, de répondre à quelques soupçons qu'on avoit fait naître contre moi.

Elle m'a déclaré alors qu'on avoit des méthodes sûres pour découvrir les secrets de M. Lovelace, & quelques-uns mêmes des miens, par la négligence qu'il avoit à les cacher, & par la vanité avec laquelle il



faisoit gloire de ses desseins jusques devant ses domestiques. Tout profond qu'on se le figuroit, a-t-elle ajouté, mon frere l'étoit autant que lui, & réellement trop fort pour lui à ses propres armes, comme l'avenir le feroit connoître.

J'ignorois, lui ai-je répondu, ce qu'il y avoit de caché sous des termes si obscurs. J'avois crû jusqu'à lors que les méthodes qu'elle paroissoit attribuer à l'un & à l'autre méritoient plus de mépris que d'applaudissement. Ce que j'apprenois d'elle me faisoit voir évidemment que les soupçons qui me regardoient ne pouvoient venir que de l'esprit supérieur de mon frere; & sans doute aussi du témoignage qu'il se rendoit à lui-même, que le triatement que j'ai essuié m'autorise à leur donner une juste occasion: qu'il étoit fort malheureux pour moi de servir de jouau bel esprit de mon frere: que je souet haitois néanmoins qu'il se connût lui-même aussi parfaitement que je croiois le connoître; qu'à lors peut-être il tireroit moins de vanité de ses talens, parce que j'étois persuadée qu'on en auroit beaucoup moins d'opinion, s'ils n'étoient pas accompagnés du pouvoir de nuire.

J'étois

J'étois irritée. Je n'ai pû retenir cette réflexion. Il la méritoit, si vous confiderez qu'il est probablement la dupe de l'autre, par son propre espion. Mais des deux côtés, j'approuve si peu ces basses ressources, que si la persécution étoit un peu plus ménagée, je ne laisserois pas la perfidie de ce vil Joseph Léman sans punition.

Il étoit fâcheux, m'a dit ma tante, que j'eusse une si mauvaise idée de mon frere. C'étoit néanmoins un jeune homme qui avoit du savoir & de fort bonnes qualités.

Allez de savoir, ai-je répondu, pour en faire parade devant nous autres femmes : mais a-t-il ce qu'il faut pour devenir meilleur, & pour se rendre estimable à d'autres yeux que les siens ?

Elle lui auroit souhaite, dans le fond, un peu plus de douceur & de bon naturel : mais elle craignoit que je n'eusse trop bonne opinion d'un autre, pour juger aussi avantageusement de mon frere qu'une sœur y est obligée ; parce qu'il y avoit entr'eux une rivalité de mérite, qui étoit la cause mutuelle de leur haine.

De la rivalité, Madame, lui ai-je dit ? j'ignore ce qu'on en doit croire ; mais je souhaiterois qu'ils entendissent mieux tous deux ce qui convient aux principes d'une



éducation liberale : l'un & l'autre ne feroient pas gloire de ce qui devoit les couvrir de honte.

Ensuite, changeant de sujet il n'étoit pas impossible, ai-je repris, qu'on ne trouvât quelques-uns de mes papiers, une ou deux plumes, un peu d'encre, (Art que je deteste ! ou plutôt fatale nécessité qui m'y contraint !) n'ayant pas la liberté de remonter pour les mettre à couvert : mais puisqu'on exigeoit de moi ce sacrifice, il falloit m'en consoler ; & quelque tems qu'on pût employer à cette recherche, mon dessein étoit si peu de l'interrompre, que j'étois résolue d'attendre au jardin l'ordre de retourner à ma prison. J'ai ajouté, avec la même ruse, que cette nouvelle violence ne se feroit apparemment qu'après le diner des domestiques, parce que je ne doûtois pas qu'on n'y emploiat Betty, qui connoissoit tous les recoins de mon appartement.

Il étoit à souhaiter, m'a dit ma tante, qu'on ne trouvât rien qui fût capable de confirmer les soupçons ; parce qu'elle pouvoit m'assurer que le motif de cette recherche, sur-tout de la part de ma mere, étoit de se procurer des lumières capables de me justifier, & d'engager mon pere à me voir demain au soir, ou mercredi matin, sans
aucun

aucun emportement : je devrois dire, avec tendresse, a-t-elle ajoûté ; car c'est à quoi il est résolu, s'il ne reçoit pas de nouveau sujét d'offense.

Ah Madame! ai-je répondu, en secouant la tête.

Pourquoi cet *ah Madame*, accompagné d'une marque de doute?

Je souhaite, Madame, de n'avoir pas plutôt à craindre la continuation du mécontentement de mon pere, qu'à espérer le retour de sa tendresse.

C'est, ma chere, ce que vous ne savez pas. Les affaires peuvent prendre un tour... Peut-être ne vont elles pas aussi mal que vous le croiez.

Tres-chere Madame! avez vous quelque chose de consolant à m'apprendre?

Il peut arriver, ma chere, que vous deveniez plus complaisante.

Voilà donc, Madame, les espérances que vous me donnez! Au nom de Dieu, ne me faites pas penser que ma tante Hervey soit cruelle, pour une nièce qui l'aime & qui l'honore du fond du cœur.

Je pourrai, m'a-t-elle dit, vous en apprendre davantage, mais sous le sceau du plus grand secret, si la recherche tourne favorablement pour vous. Croiez-vous



qu'on trouve quelque chose à votre défavantage ?

Je m'attens qu'on trouvera quelques papiers : mais je suis déjà résignée à toutes les suites. Mon frere & ma sœur n'épargneront pas leurs charitables interprétations. Dans le désespoir où je suis, rien n'est capable de m'alarmer.

Elle espéroit, & très-ardemment, m'a-t-elle dit, qu'on ne trouveroit rien qui pût faire mal juger de ma discrétion. Alors... mais elle craignoit de s'expliquer trop.

Elle m'a quittée d'un air aussi mystérieux que ses termes, & qui ne m'a causé qu'un surcroît d'incertitude.

Ce qui m'occupe à présent, ma chere amie, c'est l'approche de cette entre-vûe. Je ne puis en écarter un moment l'idée. Plût-au-Ciel, que cette scène fût passée ! Se voir pour se quereller ! Mais s'il n'est pas tout-à-fait calme & résigné, je ne demeurerai pas un instant avec lui ; quelques résolutions qu'il puisse prendre.

Ne remarquez-vous pas que plusieurs de mes lignes sont tortues, & qu'une partie de mes caractères vient d'une main tremblante ? C'est-ce qui arrive malgré moi, lorsque j'ai l'imagination plus remplie de cette entre-vûe que de mon sujet.

Mais

Mais après tout, pourquoi le voir ? Comment me suis-je persuadée que j'y suis obligée ? Je voudrois que le tems me permit de recevoir là-dessus votre conseil. Vous êtes si lente à vous expliquer ! je conçois néanmoins, comme vous le dites, que cette lenteur vient de la difficulté de ma situation.

J'aurois dû vous dire que dans le cours de cette conversation ; j'ai supplié ma tante de faire l'office d'une amie ; de hasarder un mot en ma faveur, le jour de l'épreuve, & d'obtenir quelque tems pour mes réflexions, si c'est l'unique grace qu'on soit disposé à m'accorder !

Elle m'a répondu qu'après la cérémonie, j'aurois tout le tems que je pourrois désirer pour m'accoutumer à mon sort, avant que d'être livrée à M. Solmes ; odieuse confirmation de l'avis que j'ai reçu de Miss Hervey. Cette réponse m'a fait perdre patience.

A son tour, elle m'a demandé en grace de rappeler toutes mes forces, pour me présenter devant l'assemblée avec une soumission tranquille & les sentimens d'une parfaite résignation. Le bonheur de toute la famille étoit entre mes mains ; & quelle joie n'auroit-elle pas de voir mon pere, ma
mere,

mere, mes oncles, mon frere, ma sœur, m'embrasser tous avec transport, me ferrer tour à tour entre leurs bras, & se feliciter mutuellement du retour de la paix & du bonheur commun? Le ravissement de son cœur ne pouvoit manquer d'abord de lui ôter le mouvement & la parole; & sa pauvre Dolly, à qui son extrême attachement pour moi avoit attiré des reproches assez amers, rentreroit aussi dans les bonnes grâces de tout le monde.

Doûterez-vous, ma chere amie, que cette épreuve ne soit la plus redoutable que j'aie encore essuïée?

Ma tante m'a fait cette peinture avec des couleurs si vives, que malgré toute l'impatience où j'étois auparavant, je n'ai pû me défendre d'en être extrêmement touchée. Cependant, je n'ai pû lui témoigner que par mes larmes, combien je désirois cet heureux événement, s'il pouvoit arriver à des conditions que j'eusse le pouvoir d'accepter.

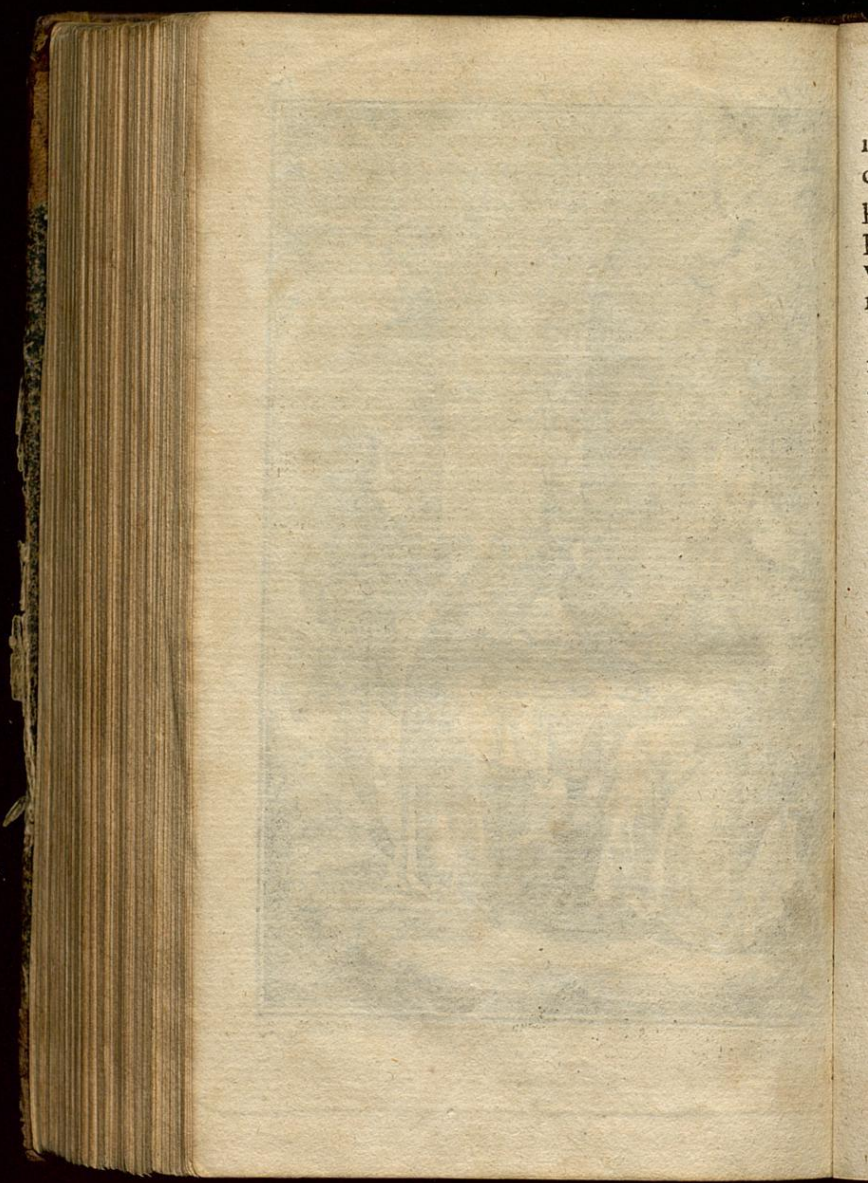
Je vois venir deux de nos gens, qui m'apportent mon dîner.

* * *

On me laisse libre. Je touche au moment de l'entrevûe. Le Ciel, par bonté pour moi,



W. J. Lang sc.



I
C
H
V
I



moi, ne fera-t-il pas naître quelque obstacle qui arrête Lovelace ! Ah ! puisse-t-il ne pas venir ! Mais dois-je ou ne dois-je pas le voir ? Que fais-je ! Ma chère, je vous interroge, comme si je pouvois espérer votre réponse.

Betty, suivant l'idée que j'ai fait naître à ma tante, m'a dit qu'elle devoit être employée cet après-midi ; qu'elle auroit beaucoup de regret qu'on découvrit quelque chose ; mais qu'on n'avoit en vûe que mes véritables intérêts, & qu'avant Mercredi il dépendroit de moi d'obtenir un pardon général. L'effrontée, pour s'empêcher de rire, s'est mis alors un coin de son tablier dans la bouche, & s'est hâtée de se retirer. A son retour pour desservir, je lui ai fait un reproche de son insolence. Elle m'a fait des excuses ; mais . . . mais . . . (recommençant à rire) elle ne pouvoit se retenir, m'a-t-elle dit, lorsqu'elle pensoit que je m'étois livrée moi-même par mes longues promenades, qui avoient fait naître l'idée de visiter ma chambre. Elle avoit fort bien jugé qu'il y avoit quelque dessein formé, lorsqu'elle avoit reçu ordre de me faire apporter mon dîner au jardin. Il falloit convenir que mon frere étoit admirable pour l'invention. M. Lovelace-même, qui passoit

foit pour avoir tant d'esprit, ne l'avoit pas si vif & si fertile.

Ma tante accuse M. Lovelace de se vanter de ses desseins devant ses Domestiques. Peut-être a-t-il ce défaut. Mais pour mon frere, il s'est toujours fait une gloire de paroître homme de mérite & de sçavoir, aux yeux des nôtres. J'ai souvent pensé qu'on peut dire de l'orgueil & de la bassesse, comme de l'esprit & de la folie, qu'elles s'allient ordinairement, ou qu'elles se touchent de fort près.

Mais pourquoi m'arrêter aux folles idées d'autrui, dans des momens où j'ai l'esprit si plein d'une véritable inquiétude ? Cependant je voudrois, s'il étoit possible, oublier cette entre-vûe, qui est le plus proche de mes maux. Je crains que m'en étant trop occupée d'avance, je ne sois moins propre à la soutenir & que mon embarras ne donne sur moi d'autant plus d'avantage, qu'on aura quelque apparence de raison pour me reprocher de l'inconstance dans mes résolutions.

Vous sçavez, ma chere, que le droit de faire un juste reproche donne une sorte de supériorité à celui qui peut l'exercer ; tandis que le témoignage d'une conscience embarrassée jette le coupable dans l'abattement.

Ne

Ne doutez pas que cet esprit fier & hardi ne se rende, s'il le peut, & son juge & le mien. Il ne réussira pas facilement à m'en imposer: mais je prévois que notre conversation ne sera pas tranquille. Après tout je m'en embarrasse peu. Il seroit bien étrange qu'après avoir eu la fermeté de résister à ma famille... qu'entens-je? Il est à la porte du jardin...

* * *

Je me suis trompée. Que la crainte a de pouvoir pour réaliser toutes ses chimères! Pourquoi donc suis-je si peu maîtresse de moi?

* * *

Je vais porter cette lettre au dépôt. Delà, j'irai voir, pour la dernière fois, si celle qu'il devoit avoir levée est encore au lieu ordinaire. S'il l'a prise, je ne la verrai point. Si je la trouve encore, je la reprendrai; pour le convaincre, en la lui montrant, qu'il n'a rien à me reprocher. Elle m'épargnera quantité de détours & d'inutiles raisonnemens, & je n'aurai qu'à tenir ferme sur ce qu'elle contient. L'entrevue doit être courte; car si j'avois le malheur d'être apperçue, ce seroit un nouveau pré-
texte

texte pour les rigueurs dont je suis menacée après demain.

Je doute si j'aurai la liberté de vous écrire pendant le reste du jour. Suis-je sûre même de l'avoir, avant que d'être livrée peut-être à ce misérable Solmes? Mais non, non; c'est ce qui n'arrivera jamais, tandis qu'il me restera quelque usage de mes sens.

Si votre Messager ne trouve rien au dépôt Mercredi matin, vous pouvez conclure alors qu'il me sera impossible & de vous écrire & de recevoir de vous les mêmes faveurs.

Dans cette malheureuse supposition, ayez pitié de moi, très-chère amie, priez pour moi; & conservez-moi, dans votre affection, ce rang qui fait la gloire de ma vie & mon unique consolation.

CLARISSE HARLOVE.



LET-